

Mark Sundeen

LE MAKING OF
DE “TORO”

Corridas et cœurs brisés,
ou le périple d'un auteur
en quête de louanges méritées

Roman

Traduit de l'américain
par Laura Derajinski

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre



Gallmeister

DE LA PASSION... “Tiens, prends ça”, gémit-elle. Avec fougue, elle dépose l’oreille du taureau dans la paume de sa main. “Aujourd’hui, elle est chaude et pleine de sang, comme mon cœur. Et quand elle sera dure et sèche, Travisito, garde en mémoire le cœur de la petite Carmen.”

DU DANGER... “Viva la causa! dit le commandant Felipe, nous marchons en amis.

— No, hermano, répond Travis LaFrance, nous marchons en frères.”

DE L’AVENTURE... “Comment une Dame comme vous gagne-t-elle sa vie? demande LaFrance.

— Je fais des films pour adultes.”

Bonne réponse, pense-t-il. “Allons prendre un verre.”

DE LA LITTÉRATURE... La chouette l’invite au loin, vers le sud et la frontière. Faire demi-tour n’est plus possible. Ne demande pas pour qui hulule la chouette, Travis.

Voici les morceaux de choix qui sustentent l’âme de Travis LaFrance, héros du classique taumachique porté aux nues – *Toro: Rencontres entre l’homme et le taureau. L’odyssée d’un aficionado de Tijuana à Mexico, aller-retour.*

TRAVIS LAFRANCE

FAUCONNIER... AMANT... AFICIONADO... ÉCRIVAIN

Ses histoires d’amour sont légendaires

Ses périple inoubliables

Ses escapades palpitantes

Son style éclatant

L’ART EST SA VIE. ET VERSA VICE.

LE MAKING OF DE “TORO”

Une traduction des éditions Gallmeister

Chapitre 1

J'AI APPRIS QUE JE DEVAIS ÉCRIRE UN LIVRE sur la tauromachie après une matinée passée à nettoyer des bidons de caca humain. On pourrait penser qu'en cette ère de grille-pain parlants et de brosses à dents programmables, la science aurait inventé une machine pour effectuer cette corvée, mais non : la loi de la gravité, une brosse à chiottes et un tuyau d'arrosage étaient mes seuls outils. Dans les bidons en plastique blanc lourds comme des fours mijotaient les déjections de vingt-cinq personnes qui avaient descendu le Colorado en rafting pendant une semaine. Sous la lunette se logeait un trou juste assez grand pour passer la tête, et au sol l'orifice d'où s'écoulerait le caca était à peine plus large que mon poing.

Avant de devenir l'auteur d'un excellent récit d'aventures malheureusement passé inaperçu, je trouvais ce travail dégoûtant et déshumanisant – bien au-dessous de mes capacités, à vrai dire –, et j'aurais exigé des guides qu'ils s'en chargent eux-mêmes. Mais les événements de l'année passée m'avaient fait changer d'avis. Sous le pseudonyme de Travis LaFrance, j'avais publié – en édition de poche – un petit ouvrage où il est question de chasse aux rongeurs dans le désert à l'aide de faucons savamment dressés, un beau livre intelligent, vraiment, et qui ne parle pas seulement des oiseaux si vous êtes capable de lire entre les lignes : plutôt une habile ballade sur la profondeur de l'être, rédigée sous la forme d'un guide pratique au ton bravache. *La Fauconnerie en s'amusant* est un texte triomphal, baigné d'une sauce au lyrisme enfantin et frit à la poêle du cynisme. Je vous le recommande.

Mais mon livre de méta-fauconnerie fut si convaincant que les gens de lettres ne parvinrent pas à en percer la façade. "Il n'y

MARK SUNDEEN

a malheureusement aucune intrigue”, écrivit un critique, une observation idiote qu’il finira par regretter le jour où une vague de licenciements charitables mettra fin à une carrière mal choisie. Pendant ce temps, le livre passait complètement au-dessus de la tête des magazines dédiés aux rapaces, et malgré mon rêve de voir Travis LaFrance côtoyer Jack London sur l’étagère Littérature, *La Fauconnerie en s’amusant* fut exilée par les libraires au rayon “Élevage”, condamné aux ténèbres en compagnie des *Tours pour Tortues* et d’*Une introduction à la randonnée en lamas*.

Au lieu de passer l’été à me frotter le menton lors de rencontres littéraires et à caresser le genou d’étudiantes mûres qui n’hésiteraient pas à patienter dans des files d’attente longues d’un pâté de maisons pour obtenir une dédicace – au lieu de cela donc, j’avais repris mon honorable boulot dans le désert brûlant de l’Utah et me préparais en cet instant à transvaser le contenu merdique d’un bidon en plastique dans une fosse. J’avais accepté ce poste avec la promesse de guider à mon tour un raft d’ici la fin de la saison, mais trois ans plus tard, je m’étais montré tellement indispensable dans les menues tâches du quotidien de la base nautique que mon chef ne pouvait se permettre de me laisser embarquer sur la rivière.

Fort heureusement, la littérature m’avait payé en monnaie spirituelle, bien plus précieuse qu’une promotion professionnelle. “Mon art, c’est ma vie, et versa vice”, déclare le héros stoïque de *La Fauconnerie* et, adoptant le credo de Travis LaFrance, j’avais découvert les vertus de l’élimination du caca. Depuis la publication du livre, je me portais même volontaire, une évolution qui avait non seulement renforcé mon caractère, mais aussi ravi mes collègues, bien trop simplètes pour comprendre ma démarche.

La tâche requiert une certaine méthode sanitaire. En fixant un tuyau à l’orifice du bidon, on peut le vider dans le trou des eaux usées sans jamais en voir le contenu. Mais j’en étais venu à considérer ce tube comme un accessoire de lâches. Je voulais vivre comme Travis LaFrance, qui n’aurait pas grimacé face au destin

LE MAKING OF DE "TORO"

mais l'aurait empoigné à mains nues pour le modeler en un objet magnifique.

Ma méthode était pure et expressive, le triomphe de la forme et du fond. Je plaçais le bidon sur un socle de béton, collais un coup de pied dans ses flancs, deux autres coups de talon après l'avoir retourné tête en bas, puis je soulevais le tout. On avait versé de l'eau dans le bidon au cours de la journée afin de liquéfier les éventuels morceaux, de sorte que jaillissait ensuite dans un énorme bruit de succion une terrible montagne de merde, de papier toilette, de tampons et d'asticots qui se répandaient le long de ses versants en ruisselets de produits chimiques verts. Certains de mes collègues, pareils à des ignares perdus dans une galerie d'art, n'en saisissaient pas la beauté : pris de haut-le-cœur et de nausées, ils se cachaient les yeux. Mais je regardais la scène d'un œil calme. Avec discernement, j'observais la palette de couleurs de cette matière brute détremée qui attendait l'interaction d'un esprit humain.

— Jimbo, appelais-je tandis qu'il passait à proximité. T'aurais pas vu le Sceptre ?

— Tu veux parler de ce balai à chiottes dégoûtant ?

— Je veux parler du Sceptre.

— Dans la benne à ordures, c'est sa place.

Il faisait presque 40 °C et je transpirais dans mes bottes en caoutchouc, mon tablier en plastique et les gants de vaisselle qui me montaient jusqu'aux coudes. Si parfois, le caca est suffisamment liquide pour être avalé par le trou en une unique et longue goulée, il y avait ce jour-là, comme souvent, un bouchon. J'avais laissé le Sceptre dans la remise pour ce genre d'occasion, mais un imbécile sans esprit l'avait apparemment jeté. En fouillant dans les ordures, je retrouvai le fin bâton en chêne, l'empoignai solidement pour que nos esprits se mêlent un instant, puis pareil à Jackson Pollock touillant son pot de peinture, je le plongeai avec force dans le tas de merde. Il n'en fallut pas plus. L'amoncellement toussota, je dirigeai le jet d'eau dans la bonne direction

MARK SUNDEEN

et, dans un crachat et un gargouillis sublimes, le caca fut aspiré au cœur de la terre.

Une bonne matinée de travail.

Je rinçai les bidons, les frappant pour en déloger quelques grains de maïs solitaires, puis je les javellisai et les mis à sécher. Je retirai mes couches protectrices et me lavai. Je saluai ensuite les guides qui s'affairaient à des tâches ordinaires telles que récurer les casseroles et laver les glacières ; puis, m'apitoyant un instant sur leur existence dépourvue d'art, je montai en voiture et rentrai à ma caravane. Saisissant au vol un relent d'égout, je me reniflai et regardai sous mes chaussures mais n'y trouvai rien.

Avant d'atteindre la douche, je découvris le message de New York au sujet du livre. N'allez pas penser que je sois du genre à me faire payer un tour en chameau ou une virée spéléo par un magazine à la mode. Je suis un artiste. Si les jeunes des générations passées mesuraient leur courage face aux tirs ennemis, le creuset de mon imagination se préoccupait plutôt de l'offre qui ne manquerait pas de frôler le million de dollars : fallait-il rester fidèle à mes convictions et décliner, ou bien signer en bas de la page du pacte avec le diable et rejoindre la longue file des vendus ? Avant de décrocher le combiné, je me récurai les mains jusqu'aux coudes pour la troisième fois et décidai de ne pas accepter un travail qui risquerait de me rabaisser.

Je n'avais jamais rencontré mon agent. C'était une voix au bout du fil qui me faisait savoir de temps à autre que, comme toute œuvre d'un visionnaire incompris, mes écrits ne se vendaient pas. Mes relevés prouvaient qu'il avait gagné 64,57 dollars grâce à notre contrat de l'an dernier, et je l'imaginai déjeunant dans un bar branché, se vantant devant d'autres agents d'avoir la chance de représenter un véritable maître. "Avant, j'accordais une valeur importante à l'argent, comme vous", les mépriseraient-il, "mais c'était avant de trouver une vocation plus noble". Les autres agents s'en retourneraient d'un pas traînant à leurs somptueux

LE MAKING OF DE "TORO"

bureaux, ressentiraient tout à coup la vacuité de leur richesse et l'envie de glorifier la littérature auprès des masses.

Mais voilà que le vent tournait, expliqua mon agent quand son assistante finit enfin par transférer mon appel après une longue attente. Un éditeur voulait me payer pour écrire un livre.

— Un livre sur quoi ?

— La tauromachie.

Je n'avais jamais assisté à une corrida.

— Et on parle d'un contrat à six chiffres ? demandai-je.

— Pas tout à fait.

— Dans la tranche supérieure des cinq chiffres ?

— Mmm, non.

— La tranche intermédiaire ?

— La tranche supérieure des quatre chiffres, fit-il.

Je n'avais pas réfléchi qu'après déduction de la commission de mon agent, la rédaction de *Toro* ne me rapporterait que sept mille dollars. Mon esprit fonctionne en termes d'humeurs, pas de chiffres. Je n'avais aucune idée de la somme qu'il me faudrait déboursier pour me rendre dans cette partie du monde où l'on pratiquait la tauromachie et pour y vivre suffisamment longtemps et y écrire mon livre. Et je n'avais certainement pas non plus calculé que j'aurais pu gagner la somme équivalente beaucoup plus vite en travaillant à la base nautique. Dans un fantasme éclair, j'avais vu le nom de Travis LaFrance étalé sur la couverture d'un nouveau livre, atteignant le Top 10 des critiques, en tête d'affiche du programme d'une réception à la Maison-Blanche. Plus je pensais à un nouvel hiver passé à Moab, à toucher le chômage et les allocations chauffage, et plus je me rendais compte que, oui, la littérature avait besoin d'un livre sur la tauromachie rédigé par un jeune Américain blanc, et qu'en acceptant une si maigre avance, je n'avais rien d'un vendu sans âme se ruant sur une grosse somme d'argent ; au contraire, c'était la preuve que mon œuvre transcendait les valeurs monétaires. Sans aucune hésitation, je répondis :

— Je marche.

MARK SUNDEEN

Le résultat, une fois que j'aurai lissé quelques faux plis avec l'éditeur, donnera *Toro: Rencontres entre l'homme et le taureau. L'odyssée d'un aficionado de Tijuana à Mexico, aller-retour*. Son succès phénoménal surprendra tout le monde, sauf moi. Quand vous lirez ces mots, *Toro* aura déjà largement surfé sur les listes des meilleures ventes, Travis LaFrance sera la coqueluche des débats télévisés, et les critiques se seront cassé la voix à force de le célébrer comme le nouvel Ernest Hemingway.

Puisque vous lisez *Le Making Of de "Toro"*, c'est que vous avez certainement eu *Toro* entre les mains et que vous avez envie d'en apprendre davantage sur l'homme qui se cache derrière Travis. Sinon, courez chez votre libraire, où des piles de l'ouvrage de LaFrance s'épuisent par palettes entières. Pour l'instant, un minimum de contexte vous aidera. Voici l'ébauche rédigée suite à l'appel de mon agent qui, après quelques modifications mineures, ornera la jaquette de ce best-seller.

Ernest Hemingway. Pablo Picasso.

De grands artistes, de grands hommes réunis par leur passion pour les belles femmes, l'aventure et la fiesta brava. Dans *Toro: Rencontres entre l'homme et le taureau. L'odyssée d'un aficionado de Tijuana à Madrid, aller-retour*, le fauconnier Travis LaFrance nous entraîne dans un voyage à travers le XXI^e siècle et les vestiges de l'Empire espagnol, à la recherche de cette flamme virile importée de la péninsule Ibérique cinq siècles plus tôt.

Sa quête débute à Tijuana, l'avant-poste septentrional du Royaume de Carlos, où le sang des taureaux se mêle à la sueur de l'ouvrier en route vers el Norte. En train, à dos d'âne, en auto-stop à travers les villages poussiéreux, attiré par la cerveza froide, la tequila frappée et les señoritas assoiffées de désir, LaFrance pimente le drame et l'art tauromachique par des récits où se mêlent amour et tristesse, révélant qu'au-delà du royaume familial des scribouillards en cols amidonnés, dans une

LE MAKING OF DE "TORO"

contrée plus primitive et passionnée subsiste encore une minuscule et féroce illustration d'une espèce en voie de disparition : l'homme.

Toro perce à jour le cœur de la fiesta brava, l'âme du Mexique et de l'Espagne et, surtout, l'esprit de Travis LaFrance.

Un mois s'est écoulé depuis que j'ai envoyé la version finale de mon manuscrit de *Toro*, et le silence de mon éditeur est pareil à celui des gradins d'une arène après une mise à mort parfaite. Mais je ne vais pas attendre que les juges de New York agitent leur mouchoir vert pour faire mon tour de piste victorieux. Peu importe que le livre soit génial, les gens ne le liront pas s'ils n'entendent pas parler, et j'ai fait le serment que *Toro* ne glisserait pas dans les mêmes abysses où a sombré *La Fauconnerie en s'amusant*. Après avoir vu des documentaires télé comme *Le Making Of de "Titanic"*, je sais qu'une superproduction n'est pas l'œuvre d'un ermite derrière le clavier de sa machine à écrire, mais le résultat d'un marketing habile rendant le produit final si attractif qu'il mérite un reportage pour relater les origines même de sa création. Ce qui fonctionne pour les films devrait fonctionner pour les livres, c'est la raison pour laquelle, en rédigeant *Toro*, j'ai commencé à présenter les coulisses de la naissance d'un grand classique. Appelons cela le livre compagnon d'une œuvre de génie.

Alors, joins-toi à moi, lecteur, et découvre comment une âme ordinaire est parvenue à créer une légende. Ne sois pas consterné d'apprendre que, tout comme toi, je suis imparfait et faillible. Ne sois pas déçu que je ne sois finalement pas l'homme que tu envies et admires tant. À mesure que nous assisterons à l'évolution de notre héros, garde courage et dis-toi bien que même moi, son créateur, je m'efforce au quotidien de ressembler un peu plus à Travis LaFrance.